

LE SORCIER DE MONT GRANIER

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉBOULEMENT DU MONT GRANIER

L'orgie était au comble : aucune lyre humaine
Ne disait le chaos de cette autre géhenne :
C'étaient des cris, des chants, de rires confondus.
ALFRED PUGET.

CE QUI SE PASSAIT DANS LA BONNE VILLE DE
SAINT-ANDRÉ LE 10 OCTOBRE DE L'AN DU
SEIGNEUR 1248.

— A quelle heure arrive-t-il, commère ?

— Est-ce que je sais, moi ? adressez-vous à ce grand imbécile de François-Michel.

— Oh non ! fit une voix traînarde, avec un accent qui justifiait bien le titre d'imbécile décerné à François-Michel, oh non ! Ce n'est pas à moi qu'il faut s'adresser pour avoir des nouvelles. Côme Séchaux ou Laurent Barbezou vous en donneront aussi bien que moi, la Maurise.

— Côme Séchaux se querelle avec son ami Protais Sauveduc, répondit un grand garçon, bien découplé. Tenez, voilà Abel, notre *tanellier*, qui vient en droite ligne de la ville, et qui vous en donnera, des nouvelles.

— J'en apporte, en effet, dit le nouveau venu, *tanellier* ou boulangier de son état ; — qui en demande ? En voilà !

La Maurise — une vieille femme de soixante ans au moins, embégünée dans un voile de toile blanche et vêtue d'une robe de bure bise — s'écria, de sa voix aigrette :

— Ah ! maître Abel, que vous êtes bon ! Voilà Pierre du Rocher qui demandait à quelle heure arrive notre nouveau seigneur, que Dieu bénisse ! — et, dans tous ceux-là, personne n'a pu lui répondre.

— Eh bien, ma bonne Maurise, tranquillisez-vous. Monseigneur...

— Que Dieu bénisse ! interrompirent dix voix.

— Monseigneur arrivera sur les cinq heures de relevée. Il est à peu près midi ; vous avez donc le temps de causer !

Un murmure violent accueillit ces paroles. Cinq heures d'attente !... La nombreuse assemblée, dans laquelle nous introduisons notre lecteur, frémit tout entière à cette pensée !

Cette conversation avait lieu le 10 octobre de l'an de grâce 1248, près la porte Sauveduc, sur la route d'Italie à Saint-André du Décanat ; les interlocuteurs appartenaient à la classe des paysans. Outre Maurise et Joson le Bossu, le groupe se composait de maître Abel, *tanellier* ou boulangier de la ville de Saint-André, de François-Michel, jeune gars de dix-huit ans, à demi-idiot, et enfin de Crépin Tardiguet, cordonnier en la rue du Trahoir, à l'enseigne du *Serpent botté*, et qui était, sans contredit, le principal personnage de l'assemblée ; aussi n'avait-il pas encore soufflé mot. C'était un gras et gros homme, rubicond de visage, roux de cheveux et de sourcils, au nez bourgeonné, à la lèvre lippue. Il passait pour aimer, plus qu'il n'est convenable, le vin de Savoie, et l'on se disait tout bas que l'intendant de Montmayeur l'avait enivré plus d'une douzaine de fois dans les caves du manoir d'Apremont, caves fort bien garnies, ajoutaient les mieux informés.

La porte Sauveduc, où se passait la scène dont nous venons d'esquisser les commencements, fermait, du côté d'Italie, la ville de Saint-André. Elle se composait de quatre tourelles à toits en poivrières, unies entre elles par quatre corps de bâtiments, percés de fenêtres ogivales très-étroites et de meurtrières en forme de *croix recroisettée*.

De quelque côté que se dirigeât le regard, il ne rencontrait qu'un océan de têtes. L'affluence était considérable. Saint-Pérange, Voluret, Favraz, Myans, avaient envoyé leurs contingents, et les habitants de Montmélian, Chignin, Arbin, en un mot, tout ce qu'il y avait d'hommes et de femmes valides à trois lieues à la ronde, n'avaient eu garde de manquer à la cérémonie.

Aussi les rues, les places, les chemins regorgeaient de curieux ; à toutes les fenêtres, sur tous les toits, sous le porche des églises se trouvaient des individus de tout âge et de toute condition. Au sommet du clocher, quinze à vingt paysans avaient pu trouver place : les uns accrochés aux chenaux, les autres assis dans l'embrasure des fenêtres ; les arbres disparaissaient sous des grappes de corps humains ; sur la statue de saint André s'étaient perchés les enfants, et les bras des trois ou quatre croix placées dans la rue du Trahoir, étaient surchargés de jeunes garçons.

Cette foule ondulait à chaque instant. Le murmure confus des cris, des gémissements, des exclamations joyeuses, partait de tous les coins et venait frapper désagréablement le tympan des bons bourgeois, tranquillement assis dans leurs maisons ; car il manquait bien des notabilités à la fête.

Ainsi, la maison de maître Pétremand le Bréchet, marchand drapier, à l'enseigne du *Léopard émananté*, et syndic bourgeois de la ville, était chargée de curieux. Le logis de noble et respectable Jacquelin de Barberaz, syndic noble, était aussi rempli de monde que la maison du *Léopard émananté*.

Disons que Pétremand le Bréchet, ainsi que les échevins, massiers, chefs de corporations et

assesseurs ou conseillers communaux, ne se trouvaient pas dans la foule par la même raison que respectable Jacquelin. Ces honorables fonctionnaires étaient gravement occupés à passer leurs robes officielles.

A la porte Sauveduc, la conversation continuait de plus belle. Le groupe des bourgeois s'étaient fusionnés avec celui des paysans. Côme Séchaux avait sans doute terminé sa querelle avec Protais Sauveduc, car il venait d'arriver, donnant le bras à son inséparable et suivi de trois soldats assez débraillés, qui répondaient aux noms de Jacques le Romont — abréviation de Rodomont — Bernard de Ponttièvre et Artus de Léar.

Tout près de ce dernier se tenait, d'un air humble et soumis, un vieillard caduc, dont les cheveux blancs encadraient un visage qui ne manquait pas d'une certaine ressemblance avec celui d'une fouine. Sa barbe blanche, son nez pointu, ses yeux perçants formaient un ensemble de traits dénotant une origine orientale, ou tout au moins israélite.

Il s'appuyait sur le bras d'une jeune fille voilée, vêtue de blanc et coiffée, à la mode juive, d'un turban attaché sur la tête par une pièce d'étoffe qui se nouait sous le menton.

Au moment où ce vieillard, usurier de profession, et qui rendait service moyennant finance, arriva auprès des bourgeois, ceux-ci se reculèrent avec des gestes de répulsion. Un jeune gars s'approcha du juif et le frappa par derrière, tandis que la foule criait :

— Mort au juif ! à bas l'usurier ! à l'eau Eliézer ! qu'il s'éloigne : il va nous porter malheur.

Eliézer avait subi les coups du jeune garçon sans changer de visage, et les cris de la foule le laissaient impassible.

Sa fille promenait tranquillement un regard dédaigneux sur ceux qui l'entouraient et causait à voix basse avec son père.

— Comment s'appelle-t-il ? dit la Maurise.

— Qui donc ? répondit Joson le Bossu.

— Eh ! notre nouveau seigneur, blanc-bec !

Crépin Tardiguet prit une pose majestueuse, enfla ses joues couleur de vin, et répondit en appuyant sur les mots, en faisant ronfler les syllabes :

— Notre nouveau seigneur, prieur commanditaire du monastère des bénédictins de Myans, se nomme messire Jacques de Bonnivard, seigneur de la Corbière, Plainpalais et autres lieux...

Un murmure admiratif couvrit ces dernières paroles.

— Il parle bien tout de même, maître Crépin Tardiguet ! exclama Protais Sauveduc.

Le bourgeois se rengorgea et continua, avec non moins d'éloquence :

— Il nous est envoyé par Mgr. Thomas de Savoie, comte de Maurienne, notre seigneur et maître, que Dieu conserve !...

— Loz au comte Thomas ! hurla la foule.

— Dont il était clerc, tabellion ou secrétaire, continua Tardiguet.

— Oh ! comme vous parlez bien, mon homme ! s'écria Joseph Tardiguet, née Tarfouilloux, épouse du maître cordonnier.

— Et comment est-il fait, ce messire de Bonnivard ? demanda Pierre du Rocher.

— Peuh ! lui répondit une paysanne, haute en couleur et forte en langue, apparemment qu'il n'a ni le pied fourchu ni des cornes !

Le juif fixa sur elle ses petits yeux ronds comme ceux d'un chat-huant, et dit, de sa voix cassée :

— Vous pourriez vous tromper, ma bonne femme ! Satan n'a pas toujours le pied de cheval et les cornes sur le front. Vous avez appris de vos prêtres qu'il peut se déguiser sous la forme qu'il lui convient, et messire de Bonnivard...

Un murmure violent l'interrompit, et la foule se disposait à faire au juif un mauvais parti, si le soldat Jacques le Romont ne s'était précipité au-devant de lui en vociférant :

— Arrière ! vous autres !... Le premier qui toucherait à Eliézer aurait affaire avec madame sainte Cupetette, ici présente.

Et il frappa sur le pommeau de son épée.

Son compagnon, Bernard de Ponttièvre, ajouta d'un ton patelin, en s'exprimant en patois du pays :

— Allen ! Allen ! vos âtres, ne veiez-vous mie qu'il a ma à la kabauhe ?

Malgré les façons cavalières de Jacques et les intentions conciliatrices de Bernard, la foule menaçait de renvoyer brutalement les juifs, lorsqu'un nouvel incident vint changer la face des choses.

Un jeune homme à la physionomie franche et ouverte, qui arrivait en courant, se précipita sous la porte Sauveduc. Haletant, il se laissa tomber sur une borne, essuya son front baigné de sueur, but une gorgée de liquide contenu dans la gourde que lui tendit Pierre du Rocher.

— D'où viens-tu donc, Matthias ? lui demanda celui-ci avec inquiétude.

Le jeune homme fit signe de la main, comme pour dire d'attendre ; puis, après avoir respiré bruyamment à plusieurs reprises, il balbutia, d'une voix essoufflée :

— Mon père... mes amis... je l'ai vu !... je l'ai vu !

— Il l'a vu ! répéta le chœur, sur un ton profondément admiratif.

— Mais qu'a-t-il vu ? demanda la Maurise, impatiente.

— J'ai vu, dit Matthias triomphant, Monseigneur de Bonnivard.

— L'homme au pied fourchu ! murmura la vieille, en se signant.

— Comment est-il fait ?

— Est-il jeune ?

— Est-il beau ?

— Est-il vieux ?

— Comment est-il vêtu ?

Les interrogations se pressaient et partaient de tous côtés. Matthias, souriant et regardant autour de lui avec malice, continua :

— Il a trente ans à peine ; sa barbe et ses cheveux sont roux, son regard est si perçant qu'on ne peut le soutenir ; ses habits sont chargés d'or et de pierres précieuses. Mais sa figure ne me plaît guère...

— Imprudent ! s'écria Pierre du Bocher. Silence !

— Laissez-le donc ! compère Pierre, dit Protais Sauveduc.

— Bonnivard, ce n'est rien ! poursuivit Matthias, en faisant une moue de dédain.

— Quoi !

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que, tout auprès de Monseigneur, chevauche un Sarrazin, au teint jaune, jaune comme le jupon à la Maurise...

De grands éclats de rire accueillirent cette naïve comparaison.

— Celui-là, continua le jeune homme, sans se troubler, celui-là est plus couvert d'or et de perles, que le ciel, d'étoiles. Son glaive est courbé...

La foule oscilla... un long murmure s'éleva... on se poussait ; de tous côtés on criait :

— Les voilà ! les voilà !

Joson le Bossu grimpa lestement sur les épaules de Protais Sauveduc et regarda du côté de la route d'Italie.

— Je ne vois rien ! fit-il, désappointé.

— Imbécile ! exclama Côme Séchaux, qui s'était perché sur une des corniches à hauteur d'appui servant d'encadrement à la porte. Imbécile ! ce n'est pas le seigneur et sa suite, qui s'avancent, mais bien le cortège de Messieurs de la ville !...

Effectivement, les magistrats de Saint-André se rendaient à la porte Sauveduc, où devait avoir lieu la réception du seigneur de Bonnivard.

Dn tête du cortège marchaient six valets à la livrée de la ville, et sonnait à se rompre les pommuns dans de grandes trompettes ornées de gouffons armoriés.

Après eux, cinquante hommes d'armes montés sur des chevaux à forte encolure, s'avancèrent dans un ordre amirable, précédant les quatre massiers de Messieurs les syndics, lesquels étaient vêtus de robes noires, ornées de la croix de saint André, en forme d'X.

Spectable Jacquelin de Barberaz, Egrège Pétremand le Bréchet, suivis de leurs douze assesseurs, venaient ensuite d'un pas grave et mesuré, et marchaient majestueusement entre deux haies de halberdiers.

Les syndics portaient tous les deux une longue simarre de cendal violet, ornée au collet et au bord des manches de larges bandes de menuaier et doublées de satin noir, et sur laquelle flottait un manteau de drap violet, fendu sur l'épaule gauche ; un page tenait la queue de ce manteau.

Les quatre échevins suivaient les assesseurs, et la marche était close par cinquante soldats, la halberde au poing.

Dès qu'on vit apparaître les chefs de la commune, il se fit, comme nous l'avons dit, un grand mouvement dans la foule. Les uns criaient :

— Vive le noble syndic !

Tandis que les mécontents, toujours en majorité, au XIIIe siècle comme au XIXe, vociféraient :

— A bas Pétremand !

Maître Pétremand se montrait fort courroucé de ces manifestations hostiles ; il fronça le sourcil et ordonna à ses halberdiers d'arrêter les factieux. Jacquelin de Barberaz lui fit signe de prendre patience et lui dit à l'oreille :

— Allons, allons ! mon collègue, un peu de calme. Laissez-les donc crier, cela vous importe peu. Vous les écorchez par trop, aussi, vous n'êtes pas toujours modéré. En revanche, vous vous enrichissez, il y a donc compensation !

Pétremand sourit ; Jacquelin ne l'avait jamais appelé collègue, et cette petite flatterie eut le pouvoir de faire tomber sa colère.

— Oui, oui, grommela-t-il, laissons-les crier, ils payeront. Un lopin de terre, cent aunes de bon drap valent bien une injure !

Arrivé à la porte Sauveduc, le cortège fit halte. Les gens d'armes se rangèrent sur deux lignes parallèles, et bientôt une double haie de piques et de hoquets sépara le commun des mortels, de la bourgeoisie de la cité. Les syndics, les assesseurs et les échevins prirent place sous la voûte ; un valet portant sur un plat d'argent des clefs en fer ciselé, se tint derrière le noble syndic, lequel devait, en sa qualité de premier magistrat du fief, les remettre au suzerain.

La foule commençait à s'impatisser, lorsqu'un coureur à cheval arriva vente-à-terre, s'arrêta court devant le sire de Barberaz, et lui dit :

— Monseigneur arrive dans un quart d'heure !

A un quart d'heure de là, cheminait, en effet, sur la route de Saint-Pierre d'Albigny à Montmélian, une splendide cavalcade.

Messire Jacques de Bonnivard marchait le premier. A sa gauche se tenait le mystérieux personnage, dont l'approche des syndics n'avait pas permis à Matthias du Rocher d'achever le portrait, et, à sa droite, un homme à mine austère, vêtu d'une robe de bénédictin. Derrière ces trois personnages, chevauchaient, en descendant des choses et d'autres, cinq jeunes seigneurs, vêtus avec une richesse inouïe, et deux moines

de l'Ordre de Saint-Benoît, la tête ensevelie dans leur capuchon, les mains dans leurs manches, muets et immobiles sur leurs mules blanches. Venait ensuite une véritable armée de valets, de gens de service et d'archers, sans compter une compagnie de cent halberdiers.

Jacques de Bonnivard était beau, de cette beauté froide et régulière qui décèle une origine septentrionale. Il avait les cheveux d'un blond ardent, tirant sur le roux ; sa barbe et ses moustaches, longues et soyeuses, étaient de cette même couleur. Ses yeux gris avaient une expression railleuse et hautaine, son front lisse et poli comme du marbre était sillonné de veines bleuâtres.

Il montait un cheval arabe, qu'il ramenait sans doute de la croisade. Ce destrier — véritable cheval de bataille — était couvert d'une pièce d'étoffe blanche, brochée d'or et ornée aux deux côtés des armes de Bonnivard : d'or au griffon de sinople, lampassé et armé de guesdes.

Il était impossible d'attribuer au personnage chevauchant à côté de lui, un âge quelconque. Cet homme pouvait avoir vingt ans, aussi bien que quarante. Il avait le teint basané, les cheveux noirs comme l'aile du corbeau, massés en boucles touffues et tombant autour de son visage. Ses yeux ressemblaient à ces diamants noirs que les mauvais génies fondent, dit-on, dans les entrailles de la terre ; ses lèvres, d'un rouge éclatant, semblaient être gonflées de sang, et lorsqu'il les mordait avec ses dents petites, blanches, aiguës, on croyait voir le sang jaillir aussitôt. Il portait de larges pantalons en étoffe de soie écarlate et une tunique de moire d'argent, tellement semée d'or et de pierres précieuses, qu'elle ne pouvait former aucun pli. Un turban vert, orné d'une aigrette de perles, couronnait son front hautain.

Cet homme se nommait, l'année précédente, Haroun-ben-Adel ; mais il avait abjuré l'islamisme, et le saint roi de France, Louis, neuvième du nom, l'avait fait comte et seigneur du fief de Mainvilliers, en lui donnant, au baptême, le nom d'Aloys.

Le moine qui marchait à la droite de Bonnivard était le sous-prieur du monastère de Myans, dom Richer.

Quant aux cinq jeunes gens qui faisaient caracolier leurs superbes coursiers derrière le seigneur de Myans et M. de Mainvilliers, le roi Louis de France avait refusé de les admettre dans son armée, quand il se rembarqua, en cette même année 1248, à Aigues-Mortes, pour aller continuer la guerre contre les Sarrasins. Ces pillards, jeunes bandits prêts à tout, et que Bonnivard entretenait comme une garde prétoirienne, s'affublaient de nobles noms : Arthur de Chêne, Ulric de Cessoles, Robert de Maxilly, Jean des Avanchers, René de Gorre. Ils resplendissaient sous leur harnais de cour.

La cavalcade arriva à la porte Sauveduc.

Eblouis, les syndics et leurs assesseurs se jetèrent à genoux. Jacquelin de Barberaz s'empara du plat aux clefs que le valet de la ville lui présentait, effuré, et l'offrit à Bonnivard, désormais suzerain du territoire de Saint-André. Celui-ci, droit en selle, dédaigneux, souriait d'un air hautain.

— Monseigneur, dit le noble syndic, permettez à l'humble municipalité de Saint-André du décanat de Savoie, de vous offrir, avec ces clefs, son serment d'hommage-lige, au nom de la cité et de vous dire ici que... que... oui, nous...

— Vous aimez et vénérans, souffla Pétremand le Bréchet.

— Que nous vous aimons et vénérans et que onques n'aurez, ô révérend seigneur...

— De quel métal sont ces clefs ? interrompit sèchement Bonnivard.

— De fer, monseigneur !

— Oui, mais le plat est d'argent et pèse trois marcs, pour le moins ! Qu'on le porte en mon logis, au monastère, où je m'installe... Et gardez vos clefs, si bon vous semble, je n'en ai que faire !

Après avoir prononcé, d'un ton rude, ces paroles méprisantes, Jacques de Bonnivard poussa son cheval en avant, sans nul souci d'écraser ou non le pauvre syndic, désappointé et attristé. Le comte Aloys suivit Bonnivard, et bientôt le cortège tout entier déboucha sur la grand-place, par la rue du Trahoir.

La foule, émerveillée de tant de richesses, battit des mains et se mit à crier, à en perdre haleine :

— Vive Monseigneur !

— Loz au noble sire !

— Salut à Bonnivard !

Celui-ci se rendit à la Maison Commune, remplit les formalités pour la prise de possession de son fief, et de là partit pour le monastère des Bénédictins, où il entra au moment où la nuit commençait à tomber.

Lorsque maître Pétremand, deuxième syndic et marchand drapier, rentra chez lui, il était de fort mauvaise humeur. Il trouva sa femme, dame Rose Aubanel, en conversation réglée avec le père du Rocher et ses fils.

— Qu'avez-vous ? lui demanda sa femme.

— J'ai que ce peuple stupide m'a hué... J'ai que le nouveau seigneur du monastère nous a abreuvé d'avanies... J'ai que ce commanditaire est un affreux soudard !... un capitaine ! On nous envoie un capitaine, comme si nous n'avions pas déjà bien assez de Montmayeur et de ce brutal Barberaz... Mais soyez tranquilles !... Nous le mènerons par un chemin où il y aura des pierres !...

Sur quoi, il s'en fut coucher.

(A continuer.)